

Rober Racine

Artiste en arts visuels, écrivain

R
e
n
c
o
n
t
r
e

Ying Chen

Écrivain

Photo: Tie-Ting Su



BRÈVE
RENCONTRE
AVEC

YING CHEN

Ying Chen vient de remporter
le 36^e prix Québec-Paris
pour son roman L'INGRATITUDE.

J'aime les livres et l'écriture. Pourtant, j'ai peu de contacts avec les écrivains. En fait, la première fois que j'ai pu échanger avec certains d'entre eux fut lors de la 21^e Rencontre québécoise internationale des écrivains en 1993. Cette année-là, le thème de la rencontre était *L'écrivain et la musique*, et on m'invita à y présenter une communication.

C'est là que j'ai rencontré pour la première fois l'écrivain d'origine chinoise Ying Chen, née à Shangai en 1961. Sa présence discrète m'avait alors impressionné. Je crois même que durant ces trois journées de discussion, elle ne s'est pas prononcée une seule fois... publiquement. Elle observait, écoutait, très attentive à ceux et celles qui l'entouraient. Je trouvais belle son attitude recueillie au cœur de tous ces discours d'écrivains.

L'année précédente elle venait de publier chez Leméac son premier roman: *La mémoire de l'eau*. En 1993, un second: *Les Lettres chinoises*, chez le même éditeur; enfin, l'an dernier: *L'ingratitude*, chez Leméac/Acte Sud et qui fut finaliste pour le prix Fémina, l'automne dernier à Paris.

Dans ses livres, Ying Chen opte pour la forme brève, des phrases courtes; des chapitres d'une ou deux pages, rarement plus.

Les thèmes qu'elle aborde sont universels: l'amour, la mort, la nature, le déracinement, l'exil, le rapport à l'autre; et dans *L'ingratitude* plus particulièrement, la relation mère-fille que Ying Chen traite crûment, parfois à la limite du supportable, allant toujours droit à l'essentiel, sans aucune concession.

Son écriture est dense et souple à la fois. On pense à certains dessins de Matisse où en quatre ou cinq traits fins tout est dit.

Nous avons passé quelques instants ensemble dans un café, tout près d'une librairie. Une brève rencontre, à l'image de la forme de ses livres. Au début, je souhaitais qu'elle me parle de la Chine, de sa Chine. Mais elle était quelque peu réticente. Je lui ai alors proposé de discuter de création et d'écriture. Alors son visage s'est éclairé, ravie au point d'oublier le magnétophone qui enregistrerait nos propos et qui l'intimidait.

Il y a une éloquence

dans le discours occidental

que j'admire beaucoup.

Mais moi, je ne sais pas

parler comme ça.



Avant de l'entendre me parler de ce qui l'anime, c'est-à-dire les mots, les phrases, l'écriture, je lui ai demandé ce que signifiait son nom : Ying Chen.

Ying Chen: Si je le traduis bêtement, ça veut dire «bienvenue». Mais de façon plus subtile, plus nuancée, ça veut dire «à la rencontre de quelqu'un ou de quelque chose; aller vers», en mandarin.

Robert Racine: Quand as-tu senti que tu deviendrais écrivain ?

Ying chen: Très tôt. J'ai vécu en Chine à une époque très particulière. Les gens brûlaient les livres. La présence de la littérature était presque inexistante.

Rober Racine: Quels étaient ces livres? De la poésie, de la politique, des essais, des romans ?

Ying Chen: On les brûlait tous parce qu'on critiquait tout ce qui était publié avant 1949.

Rober Racine: Ça me rappelle le film Fahrenheit 451 de François Truffaut. C'est un très beau film, tragique même.

Il y a une escouade chargée de brûler les livres dans les maisons des gens et d'arrêter ceux qui les possèdent. Certaines personnes réussissent à fuir cette police anti-livres pour aller se réfugier dans une forêt. Chacune a appris un livre par cœur pour le garder en mémoire et le réciter à quiconque veut l'entendre.

Ying Chen: Je ne connais pas ce film.

Rober Racine: Puisqu'on brûlait les livres chez toi, tu ne lisais pas ?

Ying Chen: Jusqu'en 1976, la fin officielle de la révolution, l'année où je suis entrée à l'école secondaire, on ne lisait pas. Il n'y avait rien d'intéressant ou si peu de choix. Mais il y avait Lu Xin, un grand auteur chinois que j'ai lu à l'âge de quinze ou seize ans. Il était très polémique, mais de gauche et sympathisant avec le communisme comme beaucoup d'intellectuels chinois à cette époque. J'ai lu son œuvre complète. Il a écrit surtout des essais, mais ce sont ses nouvelles que je préfère.

Rober Racine: S'il n'y avait pas de livres chez toi, il devait y avoir les journaux...

Ying Chen: Oui, bien sûr. Il y avait aussi les de Mao. Et les sept pièces de l'Opéra de Pékin écrites par la femme de Mao. Elles étaient publiées dans le journal. J'adorais lire ces histoires où il y avait des héros et des grandes batailles. Enfant, j'allais souvent au théâtre voir l'opéra. Très tôt j'ai su par cœur ces histoires.

Rober Racine: Une poésie de la nostalgie...

Ying Chen: Oui. Il y a une grande tristesse dans cette poésie. Elle utilise une forme d'écriture qui est quasiment inexistante aujourd'hui, perdue même. C'est très complexe. Encore plus que l'alexandrin. C'est très rigide, très strict. Il y a une limite de lignes, de mots, il faut que ça rime. C'est toujours huit lignes, sept mots, huit lignes, sept mots... C'est toujours comme ça. Et ensuite il y a des variantes, toutes sortes de formes: au début, c'est deux mots la première ligne, puis trois mots la deuxième ligne, puis cinq mots la troisième ligne... C'est incroyable! L'esprit de cette poésie est de décrire un sentiment très dense, une très grande émotion en utilisant une forme très brève. Les poètes de cette période arrivent à dire des choses, des états d'âme avec deux mots, d'une précision, d'une clarté, d'une musicalité incroyables. Et tout cela raconte l'histoire d'une époque tragique de la Chine. Moi, pour arriver au même résultat, il me faudrait écrire des dizaines et des dizaines de pages.

Rober Racine: Pourquoi as-tu choisi de venir vivre à Montréal?

Ying Chen: Je n'ai pas choisi cette ville. Je voulais quitter la Chine. Et comme j'avais étudié le français à l'Université de Shanghai en 1979, j'ai cherché un pays francophone. Ça aurait pu être la Suisse, la France, la Belgique. J'ai fait des demandes de bourse pour aller étudier à l'étranger. Montréal m'a répondu favorablement. Je suis arrivée ici en 1989, en plein hiver, avec dans mes poches deux numéros de téléphone d'un ami d'un ami. Je me suis inscrite en études françaises à l'Université McGill. C'est là que j'ai écrit mon premier livre.

Rober Racine: Dans Les Lettres chinoises, Yuan le personnage, récemment arrivé à Montréal, écrit à son père, toujours en Chine: «La lune d'ici est plus belle que celle de notre pays. Elle est plus grosse et plus claire.»

Ying Chen: C'est vrai. Je ne suis pas la seule à l'avoir remarqué. Le ciel est plus large, plus haut au Québec. C'est une question de perception.

En quittant le café, je suis allé reconduire Ying Chen jusqu'à la librairie où elle avait rendez-vous. Il faisait froid. Le ciel, très bleu. Je me suis dit: j'espère que ce grand ciel l'accompagnera longtemps ici et qu'il guidera son âme à travers l'écriture de sa création.